

**Matthias Becher, Stefanie Dick (Hg.), Völker, Reiche und Namen im frühen Mittelalter, Paderborn (Wilhelm Fink Verlag), 2010, 436 S., zahlr. Abb. (MittelalterStudien des Instituts zur Interdisziplinären Erforschung des Mittelalters und seines Nachwirkens, 22), ISBN 978-3-7705-4891-0, EUR 54,00.**

rezensiert von/compte rendu rédigé par  
**Alain Dubreucq, Lyon**

Ce recueil rassemble les communications présentées lors d'un colloque tenu à Paderborn à l'occasion des 65 ans du professeur Jörg Jarnut, du 7 au 10 mars 2007, auquel ont participé des historiens, des archéologues et des linguistes de différents pays européens, sur un thème résumé en trois concepts, les peuples, les royaumes et les noms qui, selon les éditeurs Matthias Becher et Stefanie Dick, constituent autant de jalons du passage de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge. La recherche actuelle, dans la ligne du projet européen »The Transformation of the Roman World«, le voit comme un processus lent et met davantage l'accent sur les lignes de continuité que sur les ruptures apparentes. Les 21 communications présentées ici concernent avant tout les *gentes* installées sur le sol de l'ancien empire romain d'Occident, leur identité, leur ethnogenèse et leur rapport à la civilisation romaine, sous différents aspects: la notion d'état, l'acculturation ou les stratégies de distinction, la construction d'une identité, réelle ou imaginée, les élites et leur rapport au pouvoir, ou encore le nom, qui structure l'identité.

Herwig Wolfram (p. 15–43) se demande tout d'abord s'il est encore besoin d'écrire un livre sur les Germains et si ce concept signifie encore quelque chose, car on appelle souvent ainsi, en adoptant le point de vue romain, des peuples qui ne se sont jamais eux-mêmes désignés comme tels. Albrecht Greule (p. 45–53) montre tout l'intérêt de la toponymie dans l'étude des peuplements du haut Moyen Âge. Pourquoi et sur quel modèle donne-t-on un nom à un lieu? Après avoir rappelé l'interprétation bien connue des noms en »-ingen« et »-heim«, il analyse une série de toponymes en »-burg« dont celui de Regensburg (Ratisbonne) et leur évolution. Heiko Steuer (p. 54–85) donne le point de vue de l'archéologue et livre des réflexions méthodologiques sur le thème proposé. Franz-Reiner Erkens (p. 87–95) pose la question de l'existence d'une royauté sacrée dans les royaumes germaniques. Absente dans la période primitive, elle apparaît après la christianisation chez les Wisigoths, les Lombards et les Francs. Ulrich Nonn (p. 97–111) étudie la légitimation chrétienne de la royauté mérovingienne à travers les diplômes, dans lesquels les rois se présentent eux-mêmes comme rois par la volonté du Seigneur. Helmut Castritius (p. 114–120) analyse l'événement qui eut lieu à Tours en 508, où une ambassade de Constantinople donna au roi des Francs Clovis le titre de consul, en l'appelant patrice et auguste. Il replace cet épisode dans le contexte des relations tendues entre l'empereur et le roi des Ostrogoths, lui-même appelé patrice et consul ordinaire en 484, mais que l'empereur ne reconnaissait plus comme son représentant, au profit de Clovis.

Steffen Patzold (p. 121–140) remet en question le paradigme généralement admis d'un monopole de l'aristocratie sénatoriale sur les sièges épiscopaux gaulois, en étudiant l'origine sociale des évêques et

l'influence des familles sénatoriales sur ces sièges épiscopaux. Il souligne que certains évêques ne provenaient pas de la noblesse sénatoriale, surtout dans les évêchés du Nord de la Gaule, alors que ceux qui en étaient issus venaient des diocèses de Clermont, Vienne, Lyon, Tours et Arles. Gerd Kampers (p. 141–160) revient sur le problème très discuté de la nature de la royauté wisigothique, déstabilisée par l'usurpation violente. Elle se renforça sous Leovigild, qui diminua le pouvoir des grandes familles. Le 3<sup>e</sup> concile de Tolède en 589 donna une légitimation chrétienne au pouvoir royal, qui s'amplifia avec les idées d'Isidore de Séville, le canon 75 du 4<sup>e</sup> concile de Tolède en 633 et l'onction de Wamba, instaurant en Espagne wisigothique une théocratie associant la royauté et le sacerdoce.

Gisela Ripoll (p. 161–179) aborde la question de l'identité wisigothique par la comparaison des données historiques avec l'étude des cimetières, concentrés dans le centre de la Meseta. Ils ont livré des objets de prestige porteurs d'une identité et d'une auto-représentation, mais il faut rester prudent, car les populations se sont mélangées et ont pu adopter pour leur auto-représentation des modèles d'origine à la fois romaine et gothique. Dieter Geuenich (p. 181–190) se demande pourquoi les Francs ont recueilli l'héritage de Rome et non les Alamans. La raison en est selon lui que ceux-ci ont eu, au V<sup>e</sup> siècle, bien moins de contacts avec le monde romain et le christianisme que les autres populations germaniques et n'ont eu ni monarchie commune ni dynastie royale. Wolfgang Haubrichs (p. 191–222) étudie l'anthroponymie germanique et romaine du royaume burgonde, en soulignant l'acculturation onomastique qui s'y accomplit au VI<sup>e</sup> siècle. Comparant les noms germaniques des comtes du *Liber Constitutionum* à ceux, tous romains, des évêques du concile d'Épaone en 517, il y voit une volonté de distanciation entre les deux communautés. Sur des bases onomastiques, il propose des réflexions sur la langue des Burgondes, langue germanique orientale d'une population en voie d'assimilation, qui fut parlée jusque dans la deuxième partie du VI<sup>e</sup> siècle.

Walter Pohl (p. 223–243) étudie la perception de l'arrivée des Lombards en Italie et la construction légendaire qui en résulta. Il montre que cette arrivée se fit sans événements dramatiques et décrit l'interaction des puissances byzantine, lombarde et franque sur l'Italie. Michael Richter (p. 244–254) examine sous l'angle de l'identité la structure de la société irlandaise, qui n'aurait pas changé radicalement après l'introduction du christianisme au V<sup>e</sup> siècle. Réfutant les thèses de K. Mac Cone, il s'en tient à la conception vieillie d'une Irlande isolée des autres sociétés européennes, faute de romanisation. Hans-Werner Goetz (p. 255–277) compare les témoignages de Grégoire de Tours et de Paul Diacre et conclut que la rupture ou la continuité avec Rome ne font pas partie des catégories de pensée de ces deux auteurs. Ils ont conscience d'une permanence des traditions romaines, mais elle ne structure pas leur récit. Helmut Reimitz (p. 279–296) examine la tradition des *Annales regni Francorum*, dont il étudie les deux versions, en examinant en particulier le manuscrit le plus ancien (Paris, BNF ms. lat. 10911), du IX<sup>e</sup> siècle. Ces annales contribuaient à créer un consensus en faveur de Louis le Pieux mais, après 829, l'identité franque ne servit plus à légitimer la souveraineté.

Matthias Springer (p. 297–324) étudie à travers »L'histoire ecclésiastique« de Bède et les deux *Vitae Lebuini* l'organisation politique des Saxons de l'époque précarolingienne. Matthias Hardt (p. 325–334)

suggère à l'aide de la *Vita Karoli* d'Éginhard et de la notice de Léon III du *Liber Pontificalis* un lien possible entre la guerre contre les Avars (de 791 à 796), avec son immense butin en or, et le couronnement impérial de Charlemagne. Cet or, donné en partie à la papauté, peut être considéré comme une *largitio*, de type impérial, destinée à montrer que Charlemagne était déjà digne du *nomen imperatoris*. Régine Le Jan (p. 335–346) part de la *convenientia* de Meerssen (851) associant les grands au ministère royal, pour décrire une société chrétienne de type patriarcal, où les *seniores*, élite du royaume, jouaient un rôle essentiel dans un modèle politique fondée sur la fidélité et le contrat. Cette théorie s'exprime dans le *Liber manualis* de Dhuoda, qui reflète l'idéologie des *principes laici*, dont l'identité juridique et sociale ne venait pas du roi mais de leur naissance, fondant leur participation à l'exercice du pouvoir. Thomas Zotz (p. 347–358) étudie le rôle des capitales royales dans le contexte des trois éléments constitutifs d'un *regnum*: *terra*, *populus* et *persona regis*, de l'époque mérovingienne à la période ottonienne et Ingrid Baumgärtner (p. 359–383) analyse la mémoire et la représentation des migrations et des mythes d'origine des peuples germaniques dans les cartes géographiques du bas Moyen Âge. Bernd Schneidmüller (p. 395–409) étudie enfin le souvenir de l'ethnogenèse des peuples germaniques conservé par les sources ultérieures du Moyen Âge.

Au total, il s'agit d'un ouvrage très riche dont on peine à recenser toutes les facettes, qui sont l'écho de la diversité des approches des contributeurs. Le résultat final, loin d'introduire une nouvelle doxa de la continuité ou du changement, met en évidence la diversité des cas et l'évolution des conceptions sur la longue durée. On regrettera cependant un certain manque d'homogénéité du volume, due à l'absence de découpage thématique préalable.